

SERGE LAMOTHE

alto



Projet Perfecto

SERGE LAMOTHE

Projet Perfecto

alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-39-8
© Éditions Alto, 2010

Une pluie torrentielle bat les fenêtres depuis le début de la matinée. Nous sommes tous relégués ici, dans la salle commune. Pas de sortie. C'est le règlement.

Quelqu'un allume la télé. À gauche de l'écran, de trois quarts, le visage d'un homme apparaît. La quarantaine, mais d'allure jeune. Une barbe de quatre jours. Des dents blanches. Vraiment très blanches. À croire que l'image a été retouchée.

Du fond de la salle où l'on nous a parqués, on n'entend pas très bien ce que dit l'homme. Quelqu'un a l'idée de monter le volume de son et on l'entend beaucoup mieux maintenant. Certains tournent la tête et restent suspendus aux lèvres de cet homme qui semble s'adresser à une plante en pot qu'on aperçoit à droite de

l'écran. Une plante aux feuilles larges et poilues qu'on peut facilement prendre pour l'interlocutrice de l'homme. Peut-être la plante n'a-t-elle qu'une fonction décorative et l'homme s'adresse-t-il à quelqu'un qui se tient hors du cadre. Quelqu'un de silencieux qu'on ne souhaite ni voir ni entendre et auquel la plupart d'entre nous préfèrent le feuillage de la plante tropicale. On ne veut pas voir cet individu, de toute façon, et tant qu'on ne peut pas le voir, on se dit que c'est un bienfait, une sorte de répit, comme si quelqu'un essayait de nous protéger d'un choc ou d'une commotion quelconque. Le monde semble infesté d'individus de ce genre, qui cherchent à nous épargner des risques, à nous prémunir contre les périls qui nous guettent à chaque tournant de nos vies.

De toute façon, l'homme est là, de trois quarts, et il dit à la plante : « C'est pas sorcier : j'ai quarante-cinq ans. C'est peut-être un moment charnière de la vie, ça, non ? Peut-être pas. Je veux dire, essayez de voir les choses sous cet angle un moment. Quand on dit "J'ai quarante-cinq ans", c'est qu'on est dans notre quarante-sixième année, ni plus ni moins. D'habitude, les gens ne font pas attention à ça. Ils ne saisissent pas toutes les implications d'un simple changement de point de vue. Ils ne voient pas que la perception qu'ils ont d'eux-mêmes est toujours en retard, qu'elle traîne loin derrière eux comme une espèce de leurre. Prenez cet autre exemple : pourquoi est-ce qu'on ne compte pas les neuf mois de gestation quand on calcule l'âge d'une personne ? J'ai toujours

pensé que le moment de notre conception devrait représenter l'instant officiel de notre venue au monde, et cela malgré le fait indéniable que nous pourrions remonter beaucoup plus loin. Avant l'intrusion du spermatozoïde dans l'ovule, par exemple, nous existons déjà à travers ces deux cellules-là, n'est-ce pas ? Et avant même que ces cellules soient créées, nous existons en puissance dans l'ADN de deux individus... et ainsi de suite jusqu'aux racines adamiques de l'humanité, jusqu'à l'origine de la vie monocellulaire. Mais tout le monde vous dira que ça ne compte pas. »

L'homme regarde la plante en pot et lui sourit sans qu'on sache pourquoi. Peut-être à cause de ce qu'il vient de dire. Peut-être à cause d'une chose qu'il a dite tout à l'heure quand le son était trop faible pour qu'on puisse l'entendre ici, au fond de la salle, ou même avant, quand la télé était encore éteinte.

La plante en pot formule une nouvelle question, pour nous inaudible, mais que l'homme de trois quarts semble parfaitement capter puisqu'il répond :

« Ces trente dernières années, j'ai pratiqué trente-six métiers ; et je suis en mesure d'affirmer que les trente-six misères qui leur sont afférentes me sont familières. J'ai lâché l'école à quinze ans, puis j'ai été plongeur, serveur, caissier, barman, gérant d'hôtel, revendeur de drogue, libraire, souteneur, chauffeur, rabatteur, directeur de production dans une usine de produits cosmétiques. J'ai fait du télémarketing, du

publipostage, de la promotion, du multimédia ; j'ai joué du saxo dans des orchestres de jazz, j'ai été guide touristique, agent de voyages, ferrailleur, professeur d'espagnol. Vous croyez que j'exagère ? Ce n'est rien, tenez-vous bien. J'en passe et des meilleures ! J'ai fait la manche, je me suis prostitué, j'ai même failli devenir tueur à gages, une fois. La preuve que ces gens-là recrutent vraiment n'importe qui ! »

L'homme sourit toujours à la plante en pot comme s'il essayait de la séduire et pas mal de gens, ici au fond de la salle, ont des esprits bien assez tordus pour se demander à quoi ça pourrait lui servir de séduire une plante tropicale.

Elle ne lui rend pas son sourire, mais elle se met à parler. C'est la première fois qu'on peut l'entendre. La voix de la plante est étrange au début, parce qu'elle ressemble à s'y méprendre à celle d'une jeune femme. On ne peut pas dire qu'une femme est jeune uniquement au son de sa voix, mais on peut affirmer qu'une plante est jeune rien qu'en la regardant : plus elle est jeune et plus son feuillage est pâle, d'un vert presque translucide. C'est la voix d'une très jeune plante tropicale, d'une jeune animatrice en pot, une sorte de kamikaze médiatique anonyme. Elle dit : « C'est très intéressant... Mais si nous parlions un peu de votre livre ? » Et l'autre enchaîne comme une kalachnikov :

« J'aurais bien aimé être *script doctor*, plutôt qu'écrivain. Vous savez, le gars qui peut vous dire, trois minutes après le début du film, que c'est la fille du jardinier qui a tué le comte Ma-

chin du Truc parce qu'il l'avait engrossée et ne voulait pas reconnaître son enfant ; même si, du début à la fin, on essaye plutôt de vous convaincre que c'est l'amant de la femme du comte qui a commis le meurtre parce qu'ils en voulaient, elle et son amant, à l'héritage du bonhomme. Je suis ce genre de type. Tout ça, parfois, j'arrive à vous le dire avant même que monsieur le comte soit retrouvé dans la serre avec un couteau de boucherie solidement planté entre les omoplates. À cause de ça, personne ne veut jamais m'accompagner au cinéma. Mais je peux les comprendre : moi non plus je n'aurais pas envie d'aller au cinéma avec un type dans mon genre. »

Nous autres non plus.

Quelqu'un a la bonne idée de changer de chaîne. Il était temps. Dans sa chaise haute, à un mètre sur ma gauche, Jean-Sébastien ronfle déjà comme un bienheureux. Un filet de bave visqueuse s'étire du coin de sa bouche jusqu'à son mamelon.

En quelques secondes, des rafales d'images défilent sous nos yeux endoloris. Un Chinois parle mandarin ou sichuanais à un autre Chinois. Il y a des sous-titres, mais personne ne pourrait les lire à cette distance. On sait seulement qu'ils ont quelque chose de très important à nous dire, mais qu'ils ne parlent pas notre langue. Puis, des images d'inondations : un homme, debout sur le toit de sa maison, agite les bras pour attirer l'attention du pilote de l'hélicoptère ; quelqu'un qui n'a pas compris que

c'est celui des médias, que les secours viendront plus tard, beaucoup plus tard. Puis, des cris. Une immense toile d'araignée recouvre tout. La bande-annonce d'un film. On sait pas trop. Ça pète de partout. Sûrement un film d'amour. Puis, sans transition, une pub de gomme à mâcher. Une explosion de saveurs.

Tout de suite après, des nouvelles du monde civilisé. Un homme salue la foule en conquérant amusé, un sourire ironique aux lèvres. Un nouveau président. D'autres inondations. D'autres toiles d'araignées. Finalement, quelqu'un décide que ça suffit et change de chaîne.

Un tigre du Bengale se prélassé au pied d'un arbre. C'est un gros, un très gros chaton. La voix râpeuse d'un homme explique que le tigre du Bengale est le seul félin à se nourrir de chair en état de décomposition. L'homme n'a pas l'air crédible. D'abord parce qu'il est absent de l'image, lui aussi ; mais surtout parce qu'il renifle entre chaque segment de phrase. Il explique qu'après être passés du statut d'espèce menacée à celui d'espèce disparue, ces gros chatons ont récemment été réintroduits dans un environnement recréé en fonction de leurs besoins. Nous autres, la bande du fond, on est bien contents pour les tigres du Bengale, mais on n'a toujours pas été numérisés.

Ils disent qu'il y a des retards, que le système n'est pas aussi efficace qu'on l'espérait et qu'il a coûté beaucoup plus cher que prévu. Ça doit faire cent mille ans qu'on attend notre tour. À

croire qu'on a été oubliés sur une voie de garage par un fonctionnaire incompétent.

Quelqu'un change de chaîne. Toujours le même gars. Une sorte de dictateur postmoderne armé d'une télécommande.

Zap. Une usine quelconque. Abandonnée, ça se voit tout de suite. Des gardiens de sécurité veillent à ce que le caméraman ne filme que certaines parties du site. De temps en temps, ils se plantent carrément devant lui pour qu'il ne puisse pas tourner le passage des enfants qui marchent pieds nus, fouillant l'immense décharge ou pataugeant dans les marais jaunâtres. Mais on les voit quand même, à l'arrière-plan, faire de grands signes au caméraman. Pour eux, c'est jour de carnaval. Ils apprécient sans doute la présence de l'équipe de tournage. Peut-être que ça les change du quotidien. Peut-être qu'ils ne voient pas grand monde passer par ici, à part les agents de sécurité qui les tabassent de temps à autre pour justifier leur salaire ou simplement pour s'amuser un peu. L'un des enfants, un garçon d'à peine six ans, baisse sa culotte et montre ses fesses décharnées. Toute la bande s'esclaffe et s'enfuit. La vie est dure sur les chantiers et dans les décharges. Mais c'est la vie et tout le monde veut sa part. Ces enfants savent qu'ils ne seront jamais numérisés.

Zap. Des filles au bord d'une piscine. Certaines sont en maillot. La plupart d'entre elles regardent la caméra comme si elles allaient

nous sucer ou comme si elles venaient juste de le faire. Elles allongent des jambes épilées à la perfection qu'elles croisent et décroisent d'une façon qu'elles imaginent peut-être sensuelle ou aguichante. Ce n'est pas toujours le cas. Jean-Sébastien revient peu à peu à lui. Les sangles qui le retiennent le serrent trop fort et il grogne un peu pour nous le faire savoir. Les filles qui se prélassent au bord de la piscine ont éveillé son intérêt. J'ai moi-même une légère érection, mais ça ne dure pas. Ça ne dure jamais bien longtemps. Ce doit être à cause des pilules. J'ai oublié ce que c'était, une vraie belle érection. Jean-Sébastien, lui, il bande comme un étalon et il fait des efforts ridicules pour se saisir de sa queue. On comprend mieux l'intérêt des sangles et pourquoi elles sont parfois nécessaires.

Les filles se lèchent les babines. Elles doivent avoir les lèvres sèches. Peut-être que c'est la faute de ce soleil éblouissant. Il y a un numéro de téléphone au bas de l'écran, mais personne ici n'a le téléphone. Il est possible d'appeler d'une cabine à certaines heures de la journée. Les cabines sont à l'entrée et il n'est permis de les utiliser que si l'on a obtenu une autorisation spéciale. L'homme qui les accorde se tient derrière une vitre grillagée. Il a le front tatoué à la manière des guerriers maoris et il a pour fonction de délivrer toutes sortes d'autorisations de ce genre, mais il est rare que quelqu'un en demande une et encore plus rare qu'il l'obtienne. Pour la grande majorité d'entre nous, le monde extérieur est un mauvais souvenir et rares sont ceux qui ont conservé des liens avec

lui ou avec les gens qui y vivent. La seule véritable fenêtre, ici, c'est l'écran. Les autres fenêtres donnent sur la cour et sur un misérable pan de ciel, le plus souvent lourd et gonflé de nuages grisâtres. Heureusement qu'il y a les filles à l'écran et ce ciel d'un bleu si pur qu'on s'y noierait volontiers ; mais le numéro de téléphone qui apparaît au bas de l'image ne nous est d'aucune utilité.

Jean-Sébastien a réussi à se libérer d'une des sangles qui le retiennent. Sa main gauche est désormais libre et il en profite pour se masturber sans la moindre retenue. Je ne savais pas que Jean-Sébastien était gaucher. La plupart des gars ne font pas attention.

J'ai déjà vu des piscines comme celle-là. L'eau est turquoise et semble pure, mais elle est en réalité saturée de chlore. Si vous ouvrez les yeux sous l'eau de ces piscines, vous devenez rapidement aveugle. Quelqu'un devrait mettre ces filles en garde. De toute façon, elles ne nagent pas. Peut-être qu'elles répugnent à se mouiller les cheveux. Peut-être qu'elles ont été prévenues du danger. Elles se contentent, en tout cas, de nous sourire béatement en ouvrant les jambes et en se purléchant les babines. Ça n'amuse plus personne. Tout le monde ici sait qu'elles doivent avoir cent ans, ces greluches, en réalité ; et puis on s'en tape tous. Sauf Jean-Sébastien qui astique son asperge comme s'il souhaitait arroser les filles. À cette distance, il n'a pas la moindre chance. Quelqu'un tente de rattacher la sangle, mais le désir est plus fort

que tout et la main gauche de Jean-Sébastien s'agrippe à son sexe avec une telle pugnacité qu'il semble à tout moment sur le point de se l'arracher et de le branler dans le vide.

Le dictateur à la zappette estime peut-être qu'il en a assez vu, ou au contraire qu'il n'en voit pas assez.

Zap. Plusieurs protestent pour la forme. Les plus téméraires essaient de lui arracher la télécommande, mais le tyran est plus habile, plus rapide et certainement plus déterminé que ces épaves ne le seront jamais. Quelques grognements et cris d'indignation fusent dans la salle et s'estompent rapidement. Sur l'écran, des incendies de forêt font rage. Ce sont sûrement les derniers. Personne ne les combat. Pas le moindre sapeur-pompier, ni le plus modeste canadien en vue. Les flammes avancent en toute impunité, dévorant des kilomètres de forêt. Sans doute les tout derniers.

Puis on retombe sur ce type bavard qui s'adresse à la plante tropicale comme si c'était sa confidente ou une espèce d'oreille géante, verte, aux feuilles grasses et épineuses. À moins qu'il ne s'agisse d'un autre homme. On dirait qu'il a anormalement vieilli depuis tout à l'heure. Il a le crâne dégarni et les traits tirés. Peut-être que la conversation l'a beaucoup fatigué, mais il n'a pas du tout l'air d'un homme exténué ou sur le point de rendre l'âme, et il s'exprime toujours avec le même entrain, comme quelqu'un qui serait convaincu de l'importance de ce qu'il dit :

« C'était l'époque du livre unique, mais j'imagine que vous êtes trop jeune pour vous souvenir de ce temps-là ! L'agence avait décidé qu'un seul livre paraîtrait chaque année. Les écrivains du monde entier participaient au concours et leurs livres, tous genres, toutes langues et toutes allégeances politiques confondus, étaient acheminés à l'agence sur différents supports aujourd'hui désuets, via des procédés tout aussi archaïques. Un jury composé de trois cents scribes délibérait la moitié de l'année, puis élisait le livre que l'agence publierait l'année suivante. La sortie du livre de l'année était attendue avec toute la fébrilité que vous pouvez imaginer. Des extraits alimentaient les journaux, tous les médias en parlaient. Certains fonctionnaires triés sur le volet étaient mandatés pour promulguer de nouveaux règlements susceptibles de mieux coller à la réalité dépeinte dans le livre. Même les publicitaires s'en inspiraient pour promouvoir des produits conçus sur mesure. Du jour au lendemain, à l'annonce du choix du jury, l'auteur du livre de l'année se retrouvait sous les feux de la rampe. Sa gloire, aussi soudaine que passagère, déferlait tel un tsunami sur l'actualité mondiale et lui assurait une rente confortable jusqu'à la fin de ses jours. Le système a fonctionné rondement pendant près de deux décennies. L'agence se déclarait satisfaite des résultats. Sans aller jusqu'à dire que la paix sociale avait été rétablie, on peut affirmer que les tensions s'étaient calmées. »

Ce gars-là avait l'air de savoir de quoi il parlait, mais nous, au fond de la salle, on n'en avait

pas la moindre idée. Jean-Sébastien somnolait à nouveau. Il avait fallu que le guerrier maori, qui n'avait pas bougé de derrière son guichet vitré, émette un signal pour appeler des aides en renfort. Deux gars, des gorilles en chemise blanche, se sont pointés et lui ont planté une aiguille dans le bras. Pour l'instant, Jean-Sébastien rêve peut-être de filles qui se prélassent au bord d'une piscine, ou bien il rêve à des choses tordues, comme il y en a dans les rêves. Il est peut-être pourchassé par une meute de loups à travers la steppe infinie couverte de roches grises et de touffes d'herbe jaunâtre. Ou il est de nouveau dans sa cellule capitonnée avec le poster de Marilyn, sauf que les murs se referment sur lui et qu'il s'attend à mourir écrasé comme une crêpe entre les cuisses de la star.

Le type à l'écran continue de débiter son baratin à la plante verte et peut-être qu'elle l'écoute toujours, mais ici, au fond de la salle, plus personne ne fait attention. Il allonge un bras vers la plante, mais ce n'est pas dans l'intention de la toucher, c'est tout bonnement pour attraper un verre d'eau. Oui, sans doute de l'eau. Un liquide incolore qui semble tout à fait inoffensif, mais qui pourrait en jurer ? L'homme porte le verre à ses lèvres et boit une grande lampée de ce liquide suspect. Puis il poursuit :

« On croyait que le système satisfaisait tout le monde, mais c'était sans compter sur la résistance de certains éléments. L'année où j'ai moi-même remporté la palme, les troubles avaient commencé et certains prévoyaient déjà la fin du

livre unique. On aurait pu penser que ça viendrait des écrivains eux-mêmes, qu'il y aurait des frustrés, des tocards ingrats qui allaient tenter de contourner les règles établies par l'agence et diffuser leurs livres sous le manteau, mais ça n'a pas été le cas. Au contraire, les écrivains participaient en grand nombre au concours et la grande majorité d'entre eux se disaient favorables au système. Il y avait des dissidents, bien sûr, mais aucun d'eux n'a jamais eu le cran de défier ouvertement l'agence. Des rumeurs circulaient selon lesquelles il existait bel et bien d'autres ouvrages que le livre unique ou que certains titres des années passées, même parmi ceux qui avaient paru bien avant l'établissement de la politique du livre unique, se négociaient encore sur le marché noir. Les rumeurs n'ont pas tardé à se vérifier. Au début, la plupart des écrits en circulation parodiaient l'œuvre primée cette année-là ou l'année précédente. Ces pastiches étaient plus ou moins réussis, peu convaincants, et ressemblaient à s'y méprendre à la publication officielle avec laquelle bien des gens la confondaient. Les versions pirates étaient émaillées d'un humour caustique dont la majorité des lecteurs avaient perdu l'habitude, mais auquel ils reprirent rapidement goût. L'agence ne s'inquiétait pas outre mesure de ces dérapages. Ces irrégularités demeuraient impunies et on en vint même à soupçonner l'agence d'orchestrer elle-même toute cette confusion afin, disait-on, de divertir l'attention du public et, ultimement, de le fidéliser encore davantage. Mais, comme vous le savez sans

doute, l'agence n'était pas du tout impliquée dans l'affaire. L'enquête l'a clairement démontré. Vous connaissez la suite : personne n'avait imaginé que des groupuscules de lecteurs s'étaient constitués et avaient entrepris de saper le système par la base. En créant de gigantesques cadavres exquis qui circulaient librement, ces lecteurs avaient, si je puis dire, repris le contrôle de leur imaginaire. C'était du jamais vu ! »

Je me souviens du livre unique. J'en ai lu un, une fois. Imbuvable. J'ai même déjà participé à ce jeu de cadavre exquis dont le type vient de parler. Je ne suis pas certain que c'était ça. Il y avait des formulaires à remplir, des tas de formulaires à griffonner. À la fin, ils mettaient tout ça dans l'ordinateur et il en ressortait un livre. Imbuvable, lui aussi. Mais tout ça, c'était il y a bien longtemps, et je doute qu'il y en ait encore, parmi tous les laissés-pour-compte qui végètent ici, qui sachent lire ou écrire.

Il y a du grabuge aux premiers rangs. Un gars vient d'agresser le roi de la zappette. Il lui a balancé sa chaise sur le gras de la nuque et l'autre s'est affalé de tout son long. Je ne reconnais pas cette brute. Encore un nouveau, sûrement. Je n'oublie jamais un visage. De toute façon, on ne le reverra plus. Les deux gorilles de tout à l'heure sont revenus, sans doute alertés par le guerrier maori de service, et ils l'ont emmené. On n'a jamais su où ils parquent ces types qu'ils

viennent cueillir à l'occasion. Peut-être qu'ils les numérisent, mais j'en doute. La seule certitude, c'est qu'ils ne remettent plus jamais les pieds dans notre secteur. J'en ai même vu sortir d'ici les pieds devant, de méchants diables ceux-là. Totalement hors de contrôle. Celui-ci a de la chance, pour autant que je puisse en juger.

L'autre gars se remet péniblement sur ses jambes. Il récupère la télécommande des mains de l'abruti qui l'a ramassée et le regarde avec bienveillance juste avant de lui asséner une taloche derrière la tête. Une réelle bonté émane de lui. Pas une ombre ne passe sur son visage, pas un semblant de rancune. Pas d'embrouille. C'est lui le maestro de la zappette, et personne d'autre. Il y en a qui grognent pour la forme, mais c'est peine perdue.

Zap. L'ordre règne, il ne sait rien faire d'autre et notre tyran connaît la musique. À l'écran, on a droit à un père Noël anorexique qui vante les mérites d'une crème amincissante. Le père Noël crève l'écran. Sa longue barbe blanche a l'air d'être faite de papier cul. Une crème amincissante ? Non, j'ai sûrement mal entendu. Une crème de bronzage, peut-être ? Une lotion capillaire ? En tout cas, le père Noël remonte sur son traîneau qui, d'un coup de fouet sur le dos des rennes prénommés Tornade, Danseur, Furie, Fringant, Comète, Cupidon, Éclair et Tonnerre (sans oublier le petit Rudolph), s'envole illico en zigzaguant dans un ciel poudré de neige artificielle. On a tout de suite l'impression que le bonhomme conduit en état d'ébriété. *Don't*

drink and drive, Santa! Ta vie vaut la peine d'être vécue...

Nous autres, au fond de la salle, on a oublié que c'est Noël.

Personne ne sait pourquoi les urgences psychiatriques débordent pendant le temps des Fêtes. Il n'y a pas de statistiques précises. Ça peut se comprendre : les statisticiens sont sûrement en vacances pendant cette période ; ils sont quelque part dans le Sud, à boire des piña coladas sur les plages de Cuba, Miami ou Cancún, à contempler le ciel, la mer et le mince sillon de nuages qui les relie. J'imagine des plages couvertes de poussière de corail blanc : à perte de vue s'alignent les transats sur lesquels sont allongés des statisticiens et des statisticiennes qui, dans leur plus simple appareil, exhibent une peau cuivrée par le soleil des Caraïbes en griffonnant des sudokus. La plupart d'entre eux en ont plus qu'assez du soleil des Caraïbes et de ses effets secondaires. Ils préféreraient rentrer chez eux. Mais ils ont payé le prix fort pour ce forfait et ils en veulent pour leur argent, quitte à souffrir de diarrhée ou à revenir de vacances avec un carcinome.

On ne sait plus faire la différence entre une pub de savon et un attentat à la voiture piégée. Je le dis comme je le pense : il n'y a plus de repères. L'attentat semble avoir fait de nombreuses victimes. Des débris jonchent la place du marché sur plusieurs centaines de mètres. Des

femmes pleurent en levant vers le ciel des bras purifiés par le sang de leurs enfants, de leurs maris et de leurs sœurs. Des bras minuscules brandis devant l'immensité muette. Le roi de la zappette semble apprécier ces images de désolation. Il s'y attarde longuement. Certaines séquences passent en boucle, comme celle où l'enfant regarde la caméra sans se douter que nous l'épions du fond de la salle, sans comprendre que sa détresse ne présente aucun intérêt, sans savoir qu'on s'en balance.

Puis on revient sur l'image de l'homme qui parle à la plante verte. On jurerait qu'il a encore vieilli, mais ce n'est sûrement qu'une illusion. Détail intéressant : l'un des boutons a éclor et une petite fleur blanche s'épanouit à droite de l'écran. Je suis certain qu'elle n'y était pas tout à l'heure. Je n'oublie jamais une fleur. L'homme parle. Il ne sait rien faire d'autre. Il parle à la plante.

« Au début du Projet Perfecto, et jusqu'à ce que le processus de numérisation soit réalisé à grande échelle, bien peu de gens y croyaient. Il a fallu convaincre l'industrie, puis l'agence ; les lobbys ont fait le reste, bien sûr. La campagne a quand même duré plusieurs années. Certains gouvernements se sont un peu fait pousser dans le cul avant d'adopter la résolution, mais, au final, les dirigeants ont tous fini par signer le protocole d'entente. Je pense qu'au fil des ans, l'évidence leur est apparue de plus en plus clairement et qu'ils ont bien senti qu'ils n'avaient pas le choix.

« Le protocole de mise en place prévoyait une première phase de tests qui devaient nous permettre de nous assurer que le système fonctionnait de façon sécuritaire. Nous avons commencé avec la numérisation d'organismes monocellulaires dont nous soupçonnions que la plupart des comportements étaient prévisibles, ce qui nous a permis de vérifier la validité des paramètres de probabilité, mais surtout, de constater que les organismes numérisés, une fois placés dans leur environnement virtuel, continuaient d'évoluer normalement. Nous avons donc poursuivi les tests avec des organismes de plus en plus complexes. Ils étaient chaque fois concluants. Nous avons bien eu quelques difficultés avec les amibes, mais il a bien vite été démontré qu'il s'agissait d'une erreur de programmation. Avec le début des tests sur les mammifères, l'enthousiasme de l'équipe du Projet Perfecto était à son apogée. Jamais nous ne nous étions sentis si près du but. Vous connaissez la suite : les essais ont été catastrophiques. Il a fallu des mois de travail acharné pour corriger le programme. Les mammifères, une fois numérisés, conservaient leur libre arbitre ; ils évoluaient normalement dans leur nouvel environnement virtuel, mais après un certain temps, ils décrochaient : ils entraient dans une boucle comportementale qui semblait fixe et contredisait toutes les estimations. À ce stade, l'agence a bien failli nous retirer son soutien, mais nous avons persévéré. »

Le type s'écoute parler. Même la plante verte a l'air de se désintéresser de lui. Elle préfère

tourner lentement son feuillage vers les rayons du soleil et se gaver de photons.

Je me souviens très bien des débuts du Projet Perfecto. Les promoteurs du concept vantaient ses mérites sur toutes les tribunes. À l'époque, les médias ne parlaient que de ça. L'idée semblait bonne, au départ. Il s'agissait de tout numériser. Absolument tout. Êtres et choses. Lieux et époques. C'était une technologie révolutionnaire, qui faisait appel au *nec plus ultra* en matière d'intelligence artificielle et de nanotechnologie. Une fois numérisés, nous étions censés vivre éternellement à l'intérieur du programme. La promesse d'immortalité en faisait saliver plusieurs : cette fontaine de Jouvence serait à la portée de toutes les bourses et le système était réputé fiable à cent pour cent. En tout cas, les promoteurs du Projet Perfecto faisaient tout pour nous en convaincre : on connaîtrait une félicité égale à celle des dieux, on vivrait à l'époque et dans le pays de notre choix ; des forfaits tout compris permettraient même aux mieux nantis d'incarner des personnages célèbres et de revivre, par exemple, la vie d'un grand conquérant comme Alexandre ou Napoléon, ou celle d'un artiste de génie, que ce soit Rimbaud, Fellini ou Jean-Sébastien Bach. Les possibilités semblaient infinies !

Les investisseurs ont déchanté lorsque la rumeur a couru que le programme connaissait des ratés. On disait que certains sujets numérisés se retrouvaient prisonniers d'un événement ou d'une circonstance particulière qu'ils revivaient en boucle sans pouvoir s'en échapper. On

parlait de ce berger allemand qui, une fois numérisé, n'avait pas cessé de courir après sa queue pendant des mois, ou du hamster qui n'était pas descendu de son tourniquet pendant les trois premières années. Le paradis peut rapidement devenir un enfer quand il se répète *ad nauseam*. Les promoteurs ont tout fait pour étouffer l'affaire, mais il y a eu des fuites. Je me souviens qu'une enquête a eu lieu, certains dirigeants ont même été cités à comparaître devant une espèce de commission bidon. À la fin, comme toujours, la fiction a repris le dessus sur la réalité et le Projet Perfecto est passé à la phase deux. Puis à la troisième. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils ont assez pompeusement appelé « la phase finale ».

L'information essentielle, que personne n'avait encore vraiment assimilée, c'est que tout ce qui serait numérisé allait devoir être détruit, annihilé, zappé, passé à la déchiqueteuse, effacé. Avec les tigres du Bengale, les bélugas et les ours polaires, ça ne posait pas vraiment de difficultés : n'étaient-ils pas, d'une manière ou d'une autre, sur le point de disparaître ? Et puis, on n'allait quand même pas demander leur avis sur la question. Mais nous ? Qu'allaient-ils faire de nous ? Les bipèdes encombrants, anarchistes et libertaires de tous poils ? Qu'allaient-ils faire des récalcitrants ? Il y en aurait. Il y en a eu. C'était couru d'avance. De fortes têtes. Des purs et durs.

On nous a parqués dans ce trou à rats. Je ne me rappelle plus du tout comment ça s'est passé. Ni depuis combien de temps on est là. Seule-

ment, l'atroce mal de tête revient : on me vrille le crâne au vilebrequin. Douleur inhumaine. Je crie si fort que toutes les bouilles de dégénérés édentés se tournent vers moi. Je me lève d'un bond, comme propulsé de l'intérieur de ce cri. Le king de la zappette aussi s'est levé. Il me fait face et je le reconnais parfaitement : c'est le type qui déblatère à l'écran depuis tout à l'heure ! C'est lui qui a conçu le Projet Perfecto. Le salaud est la cause de tous mes malheurs. Et la douleur me siphonne même cette pensée-là. Il n'y a plus rien d'autre dans ma pauvre tête de débile que cette souffrance qui hurle.

J'avance dans l'allée centrale. J'attrape un crayon sur l'une des tables. Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir que c'est un crayon violet. Je sais qu'il est violet, ce crayon. Je l'ai toujours su.

Le type n'a pas bougé. Il est parcouru d'un frisson d'horreur. Tout se passe comme si lui aussi savait. Il pointe la zappette vers moi et il l'actionne frénétiquement, peut-être dans l'espoir de stopper mon élan ou de me voir disparaître. C'est peut-être un simple réflexe de sa part. Ça ne m'arrête pas. Rien ne le pourrait plus, maintenant. En trois enjambées, je suis sur lui. Il ne pare pas les coups que je lui porte, mais me regarde plutôt d'un air étonné, tandis que je lui enfonce le crayon au milieu du cou à plusieurs reprises. Le sang gicle en cadence. Le type est une fontaine. Une fontaine de Jouvence.

Il y a trop de sang dans ce corps. On dirait que ça ne s'arrêtera jamais, qu'il y aura toujours plus

de sang, qu'il s'épanchera sans fin, que nous serons tous, dans un moment, noyés dans ce bain de sang.

Les gars reculent. Certains applaudissent. Le guerrier maori a sonné l'alarme et six gorilles font leur apparition. Le type blêmit. Il lâche enfin la télécommande. Elle tombe à ses pieds, dans la mare visqueuse qui se répand. À l'écran, il poursuit néanmoins son discours à l'intention de la plante tropicale :

« Je dois bien avouer que tout cela aurait pu être évité. Aux plus hauts échelons, tout le monde savait que le programme n'était pas au point. Il nous aurait fallu plus de temps. C'est paradoxal, ça non ? Il nous aurait fallu plus de temps pour atteindre l'immortalité ! Elle est bien bonne, vous ne trouvez pas ? »

Elle est bien bonne, t'as raison ! Mais là, tu te vides de ton sang à toute vitesse et si une chose est claire, c'est que tu n'as plus de temps. Plus du tout.

Les gorilles m'ont empoigné et immobilisé. Je ne résiste pas. L'un d'eux m'enfonce une aiguille dans le bras. Ça va. La douleur cesse presque aussitôt. C'est bon. J'ai le sentiment du devoir accompli. Un peu comme si je venais d'exécuter une sentence prononcée par l'humanité entière à l'endroit d'un seul homme. De l'ordure ultime. Les gorilles doivent me porter. Je ne sens plus mes jambes, le sol se dérobe sous moi. Ça y est, je vais tourner de l'œil. Je sombre.

À mon réveil, tout est calme.

Une pluie torrentielle bat les fenêtres. Nous sommes tous relégués ici, dans la salle commune.

Quelqu'un allume la télé. À gauche de l'écran, de trois quarts, le visage d'un homme apparaît. Des dents blanches. Vraiment très blanches. À croire que l'image a été retouchée.

Auteur d'une dizaine d'ouvrages, Serge Lamothe est romancier, nouvelliste, poète et dramaturge au théâtre ainsi qu'à l'opéra et au cirque. Son roman *Tarquimpol* (Alto, 2007) a été finaliste au Prix des libraires du Québec. Lauréat de la bourse Yves-Thériault pour sa pièce *Le Prince de Miguasha* (Alto, 2005), il a également signé l'adaptation du *Procès* de Kafka présentée au Théâtre du Nouveau Monde en 2004. Il travaille présentement à la dramaturgie du prochain spectacle du Cirque du Soleil qui prendra l'affiche au Radio City Music Hall, à New York, en 2011.

DU MÊME AUTEUR

Métarevers, Coups de tête, Montréal, 2009

Tarquimpol, Alto, 2007

Le Procès de Kafka et Le Prince de Miguasha (théâtre), Alto,
2005

Tu n'as que ce sang (poésie), Mémoire d'encrier, Montréal,
2005

Les Baldwin (nouvelles), L'instant même, 2004

L'ange au berceau, L'instant même, 2002

La tierce personne, L'instant même, 2000

La longue portée, L'instant même, 1998

Avoir cinq ans, c'est le bonheur !

Avoir cinq ans – dans le monde de l'édition, s'entend –, c'est posséder encore toute la ferveur et la naïveté d'une jeune maison. C'est aussi avoir gagné une certaine maturité, un peu de sérieux (si peu)... Fondée par pure envie de faire plaisir et de se faire plaisir, Alto n'est plus désormais une « jeune » maison. Elle a grandi rapidement et a permis à certains de ses auteurs de briller au-delà du Québec et à d'autres, en provenance du Canada anglais et du reste du monde, de briller ici. Le plaisir, lui, demeure intact.

Afin de fêter dignement ce cinquième anniversaire, j'ai eu l'idée de contacter quelques auteurs afin de créer une collection de cinq inédits à tirage limité. Ils ont été assez fous pour accepter. Merci à eux, du fond du cœur. Ami lecteur, amie lectrice, vous tenez entre vos mains un de ces textes, réalisé dans le plus pur esprit d'Alto, soit avec plaisir, passion, audace et un bel esprit de coopération. Comme dans le bon vieux temps, au printemps 2005, alors que *Nikolski* n'était qu'une vague rumeur sur une table de café à Québec.

Cette collection est une façon de dire merci à tous ceux et à toutes celles qui font de l'aventure d'Alto un bonheur quotidien. Merci à tous les auteurs pour leurs mots et leur confiance. Cette maison, c'est vous, d'abord et avant tout. Merci aux nombreux collaborateurs, au fil des ans, pour leur appui inestimable. Merci aux lecteurs, aux libraires et aux journalistes pour leur fidélité et leur curiosité. Un merci tout particulier à Guy Champagne pour la poussée dans le dos, et à Nicolas Dickner pour avoir sauté dans un bien drôle d'esquif en 2005, à mon père à ma mère, pour le beau chemin parcouru. À Patricia Lamy pour sa fougue, à Isabelle Tousignant, Hugues Skene et Katie Boulet pour la rigueur et la patience si nécessaires dans une minuscule petite équipe. Merci à Serge Lamothe pour l'étincelle, et pour m'avoir bien rappelé qu'on a vraiment tous les jours cinq ans, à Dominique Fortier, aussi, pour son travail irréprochable et son redoutable talent. Merci enfin à Hélène et à Viviane, les femmes de ma vie, mes inspirations de tous les jours.

Oui, on a tous les jours cinq ans.

Antoine Tanguay
Éditeur

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Fanny Fennec
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec)
G1K 3A9
www.editionsalto.com

